

## En attendant le plombier

Jeudi 20 août, il est deux heures trente et une du matin. Le téléphone sonne sur la passerelle du navire. Un avion vient de repérer une embarcation en détresse. Elle se situe à dix milles, une heure à pleine vitesse pour le bateau. C'est l'effervescence à bord de La Sauvegarde. Chacun a sa tâche pour préparer le navire à l'accueil des naufragés. Certains préparent des couvertures de survie, de la nourriture, de quoi dispenser les premiers soins. D'autres encore recherchent dans l'obscurité paisible de la nuit, un signe de l'embarcation en détresse, une lumière. Alice, elle, est chargée de préparer les zodiacs qui vont aller à la rencontre des rescapés. Elle enchaîne les tâches, sans précipitation mais consciente de la gravité de ce qu'il se passe. Elle s'équipe de sa tenue, place les gilets de sauvetage par centaines dans le pneumatique, et prépare le boudin permettant aux personnes tombées à l'eau de s'accrocher, le temps d'être secourues. Elle pense qu'elle connaît trop bien ces gestes à réaliser, des gestes répétés des centaines de fois. Cela fait maintenant trois ans qu'elle participe régulièrement à des opérations de sauvetage en Méditerranée à bord de La Sauvegarde. Elle ne pouvait plus supporter d'entendre à la radio que des milliers de personnes mourraient en Méditerranée, mer qui jusqu'alors évoquait pour elle des souvenirs heureux, de sérénité et de paix. Très éloignés de ceux que connaissent ces hommes, femmes et enfants qui fuient les persécutions dans leur pays, la faim ou encore la guerre. Et puis, peu importe, se dit-elle, peu importe la raison qui pousse à fuir, car si l'on est capable de mettre ainsi sa vie en danger, c'est que l'on ne vit plus mais que, seulement, on survit. Il lui semble qu'on ne puisse quitter sa terre natale définitivement. Cela fait donc trois ans qu'elle répète les mêmes gestes afin de porter secours à ceux que l'on appelle migrants. Elle connaît le risque que représente la mer, son père est pêcheur. Elle sait que la mer est dangereuse, imprévisible et qu'elle change d'humeur en un instant. Elle a conscience que lorsque l'eau et le vent s'allient, rien ne peut leur résister bien longtemps, qu'à deux ils auront toujours le dernier mot. Le vent crée des vagues de plusieurs

mètres, renversant n'importe quelle embarcation non conçue pour une telle houle. C'est pourquoi, ces barques surchargées de personnes réfugiées, la mer n'en fait qu'une bouchée. La mer peut engendrer des « paquets » d'ondes mécaniques susceptibles de transporter une très grande énergie. Lorsque les éléments se déchaînent, rien ne sert de résister, il faut plier comme le roseau. Elle est interrompue dans ses pensées, une tempête arrive sur la zone. Il faut être rapide. Quarante-cinq minutes plus tard, le navire est enfin sur place, l'embarcation est repérée. Le zodiac est mis à l'eau, Alice à son bord. L'équipage s'approche doucement, donne des gilets de sauvetage pour prévenir les noyades puis transporte ces réfugiés jusqu'au navire de secours. Là-bas, ces femmes, hommes et enfants sont en sécurité et pris en charge. Une heure plus tard, l'opération est finie, tous sont en vie cette fois-ci. Tomber dans cette immense nappe aqueuse laisse peu de chance de survie. Paradoxal, l'eau vitale peut aussi ôter la vie. Alice range son matériel puis apporte son aide aux rescapés sur le pont. Elle ressent encore un sentiment de colère, heureusement, cette fois-ci, les éléments n'auront pas pris la vie de ces personnes. Mais qu'en aurait-il été si aucun avion ne les avait survolés, si des citoyens n'avaient pas pris la mer afin de leur porter secours ?

Jeudi 20 août, il est deux heures trente et une du matin. Le bip de Camille retentit sur sa table de nuit. Immédiatement elle saute de son lit, enfile sa tenue et court rejoindre ses camarades à côté des camions de pompiers. Sa cheffe présente rapidement la situation avant le départ sur zone: le feu qui ravage la forêt de la commune limitrophe est devenu incontrôlable. Les canadairs et hélicoptères ne pouvant voler la nuit manquent cruellement pour maîtriser le brasier dévastateur. Camille et ses camarades sont donc appelés en renfort. Ils partent dans cette nuit devenue orangée. Dix minutes plus tard, ils commencent à déployer les lances et attaquent l'incendie. Camille n'avait jamais vu cela depuis qu'elle est devenue pompier, il y a tout juste 10 ans. L'incendie est impressionnant et surpasse tous ceux qu'elle a déjà combattus. Le vent et le feu ne font qu'un, le vent amplifiant le brasier déjà conséquent, le déplaçant à une

vitesse folle que Camille et ces frères et sœurs de combats ont du mal à maîtriser. Les éléments dévastent ainsi tout sur leur passage, ne laissant aucune chance à la végétation subissant le manque d'eau depuis des semaines. Le feu qui la réchauffait l'hiver dernier est ici un monstre qui engloutit tout sur son passage. Durant des heures elle va lutter, non pas dans le but de l'arrêter, mais pour éviter la perte de vies humaines, et limiter au maximum les dégâts. C'est tout ce qu'elle peut faire, limiter les dégâts. Et comment feront-ils dans les prochaines années, les feux s'amplifiant par le manque d'eau induit par le changement climatique ? Tiendront-ils face aux éléments ?

Jeudi 20 août, il est deux heures trente et une du matin. Le téléphone de Marius sonne. Cela fait maintenant plusieurs heures qu'il veille en attendant cet appel. Depuis des mois il se bat pour faire adopter au parlement européen une résolution afin de créer un mécanisme d'aide aux populations victimes de catastrophes naturelles. Il a interpellé des députés, des décideurs sur les réseaux, il a parcouru les médias, il a manifesté, il a lu beaucoup pour apprendre et pour acquérir une expertise sur le sujet. Il en a fait des choses pendant ces derniers mois, toujours sans violence. Il a vécu des moments de stress, de joie, de colère. Jamais, depuis sa naissance il ne s'était senti aussi vivant et concerné. Cela a commencé en février dernier, lorsqu'il a vu ces images des inondations qui touchaient le Pakistan, et ces chiffres effroyables qui dénombraient les morts, les disparus, les personnes déplacées, ces hommes, femmes et enfants, ces familles, ces amis proches qui avaient perdu la vie. Marius a vu les éléments se déchaîner. L'eau était tombée en masse, entraînant tout sur son passage. La terre s'était dérobée sous les maisons, et dévalait dans les cours d'eau qui tenaient maintenant plus du torrent que du ruisseau. L'alliance de l'eau et de la terre était impressionnante, puissante et destructrice. Marius était resté sous le choc, car ce pays, parmi les plus pauvres, ne possédait pas de moyens de secours, d'assurance, tels ceux dont, lui, bénéficiait dans son pays. Il s'était renseigné pendant des heures, lisant tous les articles lui paraissant dignes de confiance. Plus il lisait, plus

il comprenait que tout cela n'était que le début, que ces événements allaient se reproduire et de manière plus intense en raison du changement climatique, multipliant et intensifiant ces catastrophes naturelles. Un sentiment d'injustice commençait à sourdre en lui. Le Pakistan, un des pays qui subirait le plus les conséquences du changement climatique, est aussi un des pays ayant le moins contribué à celui-ci. Il se sent tellement impuissant face à l'immensité de l'injustice qu'il ressent. Il rejoint alors, sans réelle conviction tout d'abord, une ONG pour le climat. Pendant des semaines, il va apprendre sur des enjeux qui le dépassaient. Il va constater que d'autres personnes partagent aussi son point de vue. À plusieurs, ils sont décidés, ils vont se battre pour faire changer un tant soit peu le monde et tenter de réparer comme il le peuvent l'injustice commise. Ils décident des sujets sur lesquels ils vont se battre. Le plan d'action est défini. Pendant des semaines ils le préparent, tout en sachant qu'il faudra s'adapter. Tout est prêt. Ils interpellent des décideurs. L'action est un succès sur les réseaux. Ils sont tous soulagés, une étape est franchie. Chacun se voit attribuer une tâche. Celle de Marius est d'intervenir auprès des médias pour tenter de convaincre l'opinion publique. Il apprend, commet des erreurs, mais on lui dit qu'il s'améliore de jours en jours. Il reste attentif à adopter une approche scientifique. Un mois plus tard, bien que les choses aient bien commencé, le mouvement s'essouffle. Ils décident alors d'intensifier les actions en manifestant, un vendredi, devant le parlement européen. Ils s'allongent par terre, autour d'un chiffre tagué, celui qui avait été à l'origine de l'engagement de Marius. Certains se recouvrent de terre, d'autres d'eau pour symboliser le déchaînement des éléments ayant tué des personnes, un déchaînement qui ne pourrait que s'accroître dans les prochaines années, plaçant un très grand nombre de personnes en situation d'extrême vulnérabilité. Des eurodéputés se déplacent et viennent échanger avec eux, des passants s'arrêtent et les médias s'emparent du sujet. Marius ne pouvait imaginer et rêver un tel succès. Un groupe de travail s'organise pour rédiger une résolution avec des eurodéputés de différents groupes. Marius et son ONG ne relâchent pas la pression. Et nous

voilà aujourd'hui, jour du vote de la résolution. Moins ambitieuse qu'initialement souhaitée, elle a cependant beaucoup plus de chance d'être votée ainsi. Marius le sait, pour lui c'est encore insuffisant, mais il reste content du chemin parcouru. Les éléments pourront bien sûr toujours se déchaîner, l'eau pourrait alors tout détruire sur son passage, la terre se dérober sous les maisons, le feu brûler les forêts, l'eau manquer pendant la sécheresse et le vent soulever les toits des maisons. On ne peut lutter contre les éléments, on ne peut les contraindre, on ne peut résister à leur puissance. Cependant, les dégâts seraient plus limités, quelques vies pourraient peut-être être sauvées et la reconstruction sera un peu plus facile.

Face aux éléments, nous sommes impuissants, ils nous dépassent. Lorsque l'ouragan passe, on ne peut que se calfeutrer en espérant que le toit au-dessus de nous tienne, lorsque la forêt prend feu, on ne peut que fuir en espérant que les pompiers réussissent à le maîtriser, lorsque l'eau s'engouffre dans notre maison, on ne peut que monter sur le toit en espérant que les secours, quand ils existent, viennent nous chercher, lorsque la terre mêlée d'eau déferle, on ne peut que se mettre à l'abri en espérant ne pas être emporté, lorsque l'on tombe à l'eau, on ne peut qu'essayer de rester à la surface en espérant que quelqu'un nous trouve. Face aux éléments, il faut plier comme le roseau, essayer de limiter les dégâts et préserver la vie. Ils nous dépassent. Essayer de limiter les dégâts, de lutter quand une situation nous dépasse, cela revient à boucher une fuite à main nue en attendant le plombier ... On ne peut que boucher la fuite mais, pour Marius, il faut la boucher en attendant le plombier ...